PIERRE BERGÉ

LETTRES À YVES

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LIBERTÉ J'ÉCRIS TON NOM (Grasset)
L'AFFAIRE CLOVIS (Plon)
INVENTAIRE MITTERRAND (Stock)
LES JOURS S'EN VONT JE DEMEURE (Gallimard)
JEAN COCTEAU, album Pléiade (Gallimard)
L'ART DE LA PRÉFACE (Gallimard)

Extrait de la publication

LETTRES À YVES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PIERRE BERGÉ

LETTRES À YVES

GALLIMARD

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quarante exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 *à* 40.

EXEMPLAIRE

© Éditions Gallimard, 2010.

Extrait de la publication

À Madison Cox

Extrait de la publication

J'ai perdu le témoin de ma vie, je crains désormais de vivre plus négligemment.

Pline le Jeune

Extrait de la publication

5 juin 2008

Comme le matin de Paris était jeune et beau la fois où nous nous sommes rencontrés ! Tu menais ton premier combat. Ce jour-là, tu as rencontré la gloire et, depuis, elle et toi ne vous êtes plus quittés. Comment aurais-je pu imaginer que cinquante années plus tard nous serions là, face à face, et que je m'adresserais à toi pour un dernier adieu ? C'est la dernière fois que je te parle, la dernière fois que je le peux. Bientôt, tes cendres rejoindront la sépulture qui t'attend dans les jardins de Marrakech.

C'est à toi que je m'adresse, à toi qui ne m'entends pas, qui ne me réponds pas. Tous ceux qui sont ici m'entendent, mais toi seul ne le peux.

Comment ne pas se souvenir ? Je me souviens de

cette première rencontre et de celles qui ont suivi. Je me souviens du jour où nous avons décidé — mais décide-t-on dans ces cas-là ? — que nos routes allaient se rejoindre et n'en feraient qu'une. Je me souviens de t'avoir annoncé sur ton lit d'hôpital au Val-de-Grâce que tu n'étais plus à la tête de la maison de haute couture qui t'employait et je me souviens de ta réaction : « Alors, m'as-tu dit, nous allons en fonder une ensemble et tu la dirigeras. » Je me souviens de la chasse à l'argent, des écueils qui surgissaient de partout, mais pour toi j'aurais affronté plus de risques encore. Je me souviens de ta première collection sous ton nom, rue Spontini, et de tes larmes à la fin qui témoignaient de mois de doutes, de recherches, d'angoisse. Une fois de plus la gloire était venue te frôler de son aile. Puis les années se sont succédé et avec elles les collections. Comme elles ont passé vite, ces années, et comme tes collections ont façonné leur époque. De tous les couturiers, tu fus le seul à avoir ouvert le livre de ta vie, à le commencer au chapitre I, à l'écrire, et à y inscrire le mot Fin. Tu avais compris que l'époque qui s'annonçait ne demanderait ni rigueur ni exigence et, après un dernier défilé au Centre Pompidou qui demeurera dans la mémoire de la mode, tu as quitté à jamais ce métier que tu avais tant servi et que tu avais tant aimé.

Extrait de la publication

Tu ne t'es jamais consolé de cette séparation. Tu avais une passion pour la création de mode mais, comme cela arrive parfois dans certains couples, le divorce était inéluctable. Ce qui n'empêche pas de continuer à aimer ni de souffrir. Je veux te dire, moi qui fus ton plus proche témoin, que, entre toutes, les qualités que j'ai le plus admirées chez toi sont précisément l'honnêteté, la rigueur et l'exigence. Tu aurais pu parfois te couler dans la mode mais tu n'y as jamais songé, fidèle au style qui fut le tien. Tu as eu bien raison, puisque ce style est celui qu'on retrouve partout. Peut-être pas sur les podiums de la mode, mais dans les rues du monde entier. Ta complicité avec les femmes, que tu revendiquais haut et fort et dont tu étais le plus fier, n'a jamais cessé. Avec Chanel — car si un nom doit être cité aujourd'hui, et un seul, c'est bien le sien —, Chanel qui t'avait désigné comme son successeur, tu auras été le couturier le plus important du XXe siècle. Elle de la première moitié, toi de la seconde.

Sur la plaque de marbre qui t'attend, au-dessous de ton nom, j'ai voulu que soit gravé « couturier français ». Couturier tu l'as été, ô combien ! Tu as construit une œuvre dont les échos seront longtemps audibles. Français, car tu ne pouvais rien être d'autre. Français, comme un vers de

Extrait de la publication

Ronsard, un parterre de Le Nôtre, une page de Ravel, un tableau de Matisse.

Pascal, qui ne l'aimait pas, reproche à Montaigne de préférer son œuvre à tout. C'est Montaigne qui a raison. C'est ton œuvre qui t'a permis de vivre, de supporter l'angoisse qui fut la tienne depuis ton plus jeune âge. L'artiste est ainsi fait qu'il ne trouve de salut et de raisons d'espérer que dans la création.

Comment, à ton propos, ne pas citer Proust ? Tu appartenais, en effet, « à cette grande famille magnifique et lamentable des nerveux qui est le sel de la terre. Tout ce que nous connaissons de bien nous vient des nerveux. Ce sont eux, et non pas d'autres, qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. Jamais le monde ne saura ce qu'il leur doit et surtout ce qu'eux ont souffert pour le lui donner ».

Voilà, Yves, ce que je voulais te dire. Il va falloir se quitter maintenant et je ne sais comment le faire. Parce que je ne te quitterai jamais — nous sommes-nous jamais quittés ? — même si je sais que nous ne regarderons plus le soleil se coucher derrière les jardins de l'Agdal, que nous ne partagerons plus d'émotion devant un tableau ou un objet d'art. Oui, tout cela je le sais, mais je sais aussi que je n'oublierai jamais ce que je te dois et

Extrait de la publication

qu'un jour j'irai te rejoindre sous les palmiers marocains. Pour te quitter, Yves, je veux te dire mon admiration, mon profond respect et mon amour.

25 décembre 2008

Je viens de relire ce discours que j'ai prononcé à l'église Saint-Roch le jour de tes funérailles. Au fond, c'est une lettre que je t'ai adressée. Une lettre publique, mais une lettre tout de même. Pas davantage qu'hier tu ne m'entends aujourd'hui. Alors, pourquoi ai-je envie de t'écrire, de poursuivre avec toi ce dialogue que j'ai commencé il y a six mois ? Je ne saurais le dire. En tout cas, je vais le faire.

Premier Noël sans toi. Nous ne tenions pas particulièrement à cette fête, n'est-ce pas ? D'ailleurs, nous sommes toujours restés à Paris à cause de la collection de haute couture. Je suis à Marrakech, dans cette maison qui fut la nôtre et qui n'est que la mienne désormais, où tout me rappelle notre vie, me raconte notre histoire. Tu sais, ce n'est pas rien cinquante années alignées les unes après les autres et mes souvenirs se brouillent. Que faisions-nous en 1958 ? C'était notre premier Noël

Extrait de la publication

et je ne me souviens de rien. Nous habitions place Dauphine. Peu de temps auparavant nous avions entendu Callas à l'Opéra lors de ce fameux gala qui s'ancrera dans nos mémoires. Mais de ce Noël, de ce Noël-là, je ne me souviens pas.

Je suis allé m'asseoir — j'y vais chaque jour — devant le mémorial que j'ai fait élever pour toi. Il y avait beaucoup de touristes, de visiteurs. Certains prennent des photos. Ils ne me dérangent pas. Je suis heureux qu'ils lisent ton nom, qu'ils pensent à toi. C'est ce que j'ai voulu.

Je sais bien que tu ne liras pas cette lettre ni celles qui suivront mais qu'importe, je t'écris, même si c'est à moi-même que je m'adresse. Certes, ces lettres te sont destinées ; c'est une manière de poursuivre notre dialogue. C'est ma façon de continuer à te parler. À toi qui ne m'entends pas et qui ne me répondras pas.

26 décembre 2008

J'ai écouté le quatuor de Beethoven que je préfère, l'opus 132, joué avec une précision de scalpel par le quatuor Pražák. Tu sais, c'est merveilleux de transporter avec soi dans une boîte, petite comme un paquet de cigarettes, toute la musique

Extrait de la publication

du monde. En tout cas, une grande partie. Il fait le temps que tu aimais : soleil jamais offusqué, soirées et nuits frileuses. J'ai décidé ce soir de refaire ta chambre et de l'habiter. Avant-hier, après le dîner de Noël, j'avais été triste de quitter cette maison pour rejoindre l'appartement que je me suis aménagé dans le jardin Majorelle. Surtout maintenant. Je vais donc y retourner et tâcher d'y vivre. Je demanderai à Bill un nouveau plan. Il n'est pas en grande forme, loin de là, mais il sera heureux de travailler à nouveau. Pour en revenir à mon iPod, j'écoute souvent le sextuor de Brahms qu'on a joué pour la messe de tes obsèques à Saint-Roch.

Je lis — relis — Flaubert. Le tome I de sa *Correspondance*. Passionnant, même si je préfère le dernier, l'année de sa mort, l'année de la mort de tant de ses amis, de George Sand. Mais quelle merveille cet homme qui transportait sa carapace de génie, de Croisset au Caire.

Pierre arrive demain.

27 décembre 2008

Flaubert : « Le Nil est plat comme un fleuve d'acier. » J'ai relu cette phrase plusieurs fois. « New

York est une ville debout », a dit Céline. Ce sont des mots définitifs. Pardonne-moi, mais je ne peux t'écrire plus longuement.

30 décembre 2008

Je suis dans l'avion qui nous ramène à Paris. On passe au-dessus de Tanger. On peut voir notre maison. Enfin, la deviner. Ce trajet, Yves, nous l'avons fait ensemble si souvent depuis plus de quarante ans. Ce séjour à Marrakech était agréable et difficile. Agréable, car j'aimais ceux qui étaient là ; difficile, car tu étais présent partout et à tout moment. Je m'y habituerai. Je n'ignore pas que tu n'aimais plus aller à Marrakech. Mais qu'aimais-tu ? Tu t'étais aussi détaché de Deauville. Tu n'étais plus que refus, rejet. Tout était prétexte à ta grogne, à ta mauvaise humeur. Autour de toi, tes proches — les seuls que tu tolérais — ne t'en voulaient pas. T'en ai-je jamais voulu ? Je ne te cacherai pas que ce fut rude parfois. Mais, après tout, il y a longtemps que j'avais tout accepté, toléré, car tu ne pouvais rien affronter, le moindre obstacle te faisait trébucher, déclenchait ton ire. Tu as vécu les vingt-cinq dernières années de ta vie — c'est long vingt-cinq ans — caparaçonné, à

Extrait de la publication

l'écart de la réalité, à l'abri du monde. La vérité est que tu ne t'es jamais remis de ces années noires et ceux qui te voyaient tous les jours savaient que tu n'avais pas tort de te qualifier de « mort vivant ». Cette dernière partie de ta vie fut terrible, pleine d'horreurs plus ou moins devinées, de désespoir, de manifestations hystériques, car, hystérique, tu l'étais profondément.

31 décembre 2008

Cette année va se terminer. Elle aura été celle de ta mort. Ta mort, que je savais inéluctable depuis plus d'un an qu'on me l'avait annoncée. Ta mort, qui fut, comme me l'avaient dit les médecins, paisible. Parfaite. Mais existe-t-il des morts parfaites ? La tienne survint à 23 h 10 le dimanche 1er juin. Tu étais dans ta chambre, dans ton lit, comme tu l'aurais sans doute souhaité. Je ne t'ai jamais révélé ta maladie. À quoi bon ? Tu n'as subi aucun traitement, aucune des tortures qui entourent souvent la vie des cancéreux. En fait, tu as juste cessé de respirer et tes yeux se sont ouverts tout grands. Je les ai fermés. C'était fini. Je n'ai pas pleuré. C'est plus tard, bien plus tard que mes larmes ont coulé. Tu es mort entouré de ceux que

tu aimais. Nous avons décidé, Philippe et moi, de prévenir la presse et le téléphone s'est mis à sonner. J'ai parlé de toi. J'ai dit ce qu'il fallait dire, comme une leçon apprise. Moujik n'est pas resté dans ta chambre. Déjà, depuis quelques jours, il l'évitait. Catherine Deneuve est venue, elle s'est couchée auprès de toi pour t'embrasser. J'étais très ému.

Puis il y a eu la dispersion de tes cendres dans la roseraie de la villa Oasis, notre maison à Marrakech, et l'érection, dans le jardin Majorelle, de ce mémorial imaginé par Madison. Tu sais, tu peux être fier, je te l'ai déjà écrit, à l'idée de ces milliers de visiteurs qui s'attardent, te rendent un hommage muet, ont une pensée pour toi. Je t'ai évité le froid anonymat du cimetière et le regard du curieux qui, à Montparnasse, t'aurait cherché entre Sartre et Duras.

3 janvier 2009

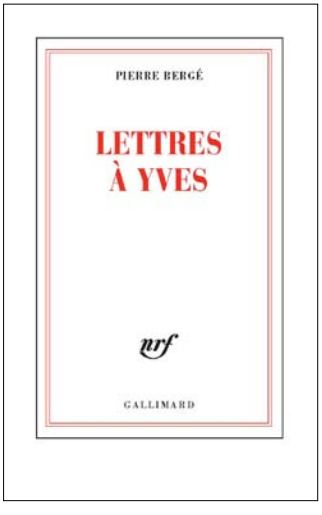
Je ne t'ai pas écrit depuis quelques jours. Trop à faire. Je redoutais cette fin d'année, ce « réveillon » comme on dit. Assis à la même table que l'année dernière, je ne pouvais que penser à toi. Avec tristesse, mais avec douceur, car je savais mieux qu'un autre que la mort t'a délivré de tant d'angoisses.

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 15 février 2010.
Dépôt légal : février 2010.
Numéro d'imprimeur : 75495.

ISBN 978-2-07-012887-7/Imprimé en France

173855



Lettres à Yves
Patrick Modiano

Cette édition électronique du livre *Lettres à Yves*
de *Pierre Bergé*
a été réalisée le 16/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 15 février 2010 (ISBN : 9782070128877)
Code Sodis : N43060 - ISBN : 9782072405549
Numéro d'édition : 173855

Extrait de la publication